

La géographie, science des territoires et des réseaux

Roger Brunet

Volume 39, Number 108, 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/022523ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/022523ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Brunet, R. (1995). La géographie, science des territoires et des réseaux. *Cahiers de géographie du Québec*, 39(108), 477–482. <https://doi.org/10.7202/022523ar>

La géographie, science des territoires et des réseaux

Roger Brunet

Maison de la géographie

Montpellier

CONNAÎTRE LE TERRITOIRE

La géographie répond à l'une des plus élémentaires curiosités : situer et se situer. Elle dit d'abord la scène de nos exploits et des agissements des autres. Elle a, et elle doit conserver, un habit de nomenclature et de carte; les historiens ont bien leurs dates, les naturalistes leurs minéraux ou leurs classifications. Nommer et situer les lieux fait partie des joies de la connaissance, et même suscite le rêve; on n'a jamais fini d'explorer le globe ou la mappemonde. Ceux qui «aiment la géographie» comprennent cela. Mais c'est bien plus encore : c'est découvrir où l'on est. C'est-à-dire dans quoi, avec qui, au milieu de quoi, en bout de quoi et de qui.

Il se trouve en effet qu'en vivant et en travaillant les sociétés humaines produisent de l'espace, des territoires, des réseaux. Tout groupe humain, le plus primitif soit-il, habite quelque part et aménage son habitat. Il s'est approprié un territoire, qu'il met en valeur, au sens figuré et au sens propre. Il utilise les grandes et les menues ressources et différences de ce territoire. Il le parcourt, il s'y fraie des chemins, qui font des réseaux. Il l'équipe, s'il le peut. Il le divise entre ses membres, familles ou clans. Il échange avec les voisins. Il en affecte des lieux à certains usages, au point qu'à un certain stade de développement, qui implique l'échange, on peut parler de «division spatiale du travail» : la mondialisation de l'économie le fait à l'échelle mondiale, mais en connaît de telles divisions depuis le Néolithique... Toutes ces activités créent des apprentissages et des cultures. Elles ont un aspect spontané, mais elles ne sont pas désordonnées : très vite le groupe a perçu certaines possibilités, a vu que certains chemins étaient plus commodes, et quelques lieux néfastes; il en a conçu des mythes, des tabous, et il a pu faire des erreurs. Mais ce qui réussit finit par faire loi, plus ou moins longtemps. Et la nature, les relations avec les autres, la distance imposent d'autres lois.

Le territoire est fait de lieux différenciés, liés par des réseaux. Il est un produit de la vie sociale, comme la religion, le droit, l'art, les coutumes, les outils, les idées. Tout aussi honorable, tout aussi nécessaire à la reproduction sociale. Il a ses formes, ses règles, ses pratiques, ses représentations; ses échecs et ses réussites; ses drames de l'appropriation, de l'empiètement, de la conquête, de l'intolérance — ou ses enrichissements de l'échange et de la convivialité. Comment se passerait-on de l'étudier? Sans doute de nombreuses sciences ou pratiques s'y intéressent-elles, pour certains de ses aspects particuliers : le foncier, la gestion politique, la

technologie des transports ou le génie civil. Mais qui est censé l'étudier *dans l'ensemble de ses dimensions*, sinon précisément le géographe?

Le fondement de la géographie, c'est identifier et comprendre les lieux, les réseaux qui les lient, les territoires qu'ils forment. C'est saisir le «milieu» où je vis, où les autres vivent : un savoir fondamental pour tout habitant-acteur, pour toute entreprise, pour toute communauté qui doit gérer son territoire approprié. Satisfaire ces curiosités élémentaires est retrouver celles des Grecs : qui sont ces autres, et qu'allons-nous en faire, ou faire avec? S'en défendre, échanger, chaparder? Les mythes de la conquête ou de la rapine avec l'Iliade, de l'exploration avec l'Odyssée, sont des mythes fondamentaux du «sentiment géographique».

Les limites, les dérives et les tentations de ce fonds de légitimité sont bien connues : la géographie les a toutes éprouvées, et avec elle tous ceux qui n'ont d'elle qu'une idée rapide, un souvenir scolaire attristé. C'est se contenter du cadre, sans s'occuper des acteurs et de leurs actes. C'est décrire pour décrire, et se satisfaire d'évidences. C'est s'extasier devant la singularité, sans vouloir voir la communauté, ou même l'universalité de certains processus. C'est croire au déterminisme des configurations, à la fatalité des lieux : la géographie est ainsi sommée de justifier nos actions, ou nos erreurs; «c'est la faute à la géographie», «la géographie commande», «on fait la politique de sa géographie», comme l'ont tant dit Napoléon et quelques autres, dont la géographie n'était pas le fort et qui la limitaient aux dures carapaces des montagnes et des villes. C'est la réduire au naturel, sinon au primitif, au motif que Michelet demanda qu'elle dît «le matérialisme de l'histoire», afin d'aider à mesurer par là l'ampleur de l'émancipation des hommes : bel objectif, cruelle assignation qui, avec la complicité aveugle de Vidal de La Blache, dévoya la géographie durant plus d'un siècle, et creusa ces ornières dont elle n'est pas partout sortie, en la cantonnant au «sol», entendu comme géologie. C'est encore idéologiser le territoire, prendre l'attachement animal au territoire pour une vertu, les «racines» pour une partie du corps humain : on va chercher dans Heidegger les «raisons» du «sol», dont la seule issue est dans les géopolitiques de l'inégalité, voire dans les purifications ethniques.

Or il se trouve que, loin d'annuler l'idée de territoire, la mondialisation la déplace, mais pour l'accentuer et la rendre plus dangereuse. Les firmes jouent avec des «délocalisations» qui ne sont que des façons raffinées de se servir de différences géographiques, dans le meilleur des cas, et qui parfois ne sont que la traduction spatiale de quelques mythes du profit. Il en est qui annoncent «la fin des territoires» au motif qu'il n'y a plus qu'un seul «village planétaire» où tout communiquerait : c'est errer, ou se moquer. Jamais le sens du territoire, et des différences géographiques à «mettre en valeur», au sens le plus cynique du mot, n'ont été si aiguisés, et il ne faut d'ailleurs pas s'en réjouir. Car dans ce Monde médiatisé les différences se creusent, les comportements d'exclusion se durcissent, les usages pernicieux du territoire se répandent. La territorialité redevient animale. Pour avoir perdu la boussole on cherche de nouveaux repères, et c'est au repaire que l'on aboutit. Le géographe ne l'ignore pas, et a devant lui un travail dont le champ s'est considérablement accru.

Le territoire, qui est le pain de la géographie, mais non certes son exclusive propriété, mérite des égards, et quelque réflexion. Il nous faut en comprendre les modes de production, les usages, le fonctionnement, les fragilités. Tous les jours l'humanité produit du territoire comme elle produit de l'art, de la culture, du droit, de l'histoire. Elle le fait de coutume par inadvertance, inconsciemment, simplement en travaillant et en se reproduisant. Il arrive cependant que ce soit avec un projet, une volonté d'aménagement. Elle agit sur le territoire à partir des héritages qu'elle reçoit, qui forcent ou orientent ses actions; elle les accepte, les modifie ou les conteste. L'action sur le territoire met en jeu des acteurs, dont il est bien nécessaire d'apprécier les stratégies et les tactiques, les moyens et les limites. En retour, le territoire devient milieu de l'action, qu'il contraint ou qu'il suscite par ses formes et ses contenus. Héritages et acteurs, milieux et territoires : la dimension géographique ajoute la *chorè* aux dialectiques de la *technè* et de la *physis*.

LE COMMERCE DES LIEUX

La géographie dit comment et avec quoi les sociétés font leur territoire, et ce qu'elles en font en vue de durer, voire de prospérer. Elle étudie l'organisation de l'espace comme produit social et comme élément de reproduction sociale — simple, ou élargie, et non sans échecs ni déprises. Elle décèle autant que possible les logiques sociales qui se cachent derrière les formes de la production et de l'utilisation de l'espace : il n'est pas un modèle spatial, qu'il soit de gravitation, des lieux centraux, de diffusion, de quadrillage ou de maillage, qui n'exprime une logique sociale, laquelle ainsi le légitime.

La géographie apprend les règles de ces travaux et de ces jeux du territoire. Comme dans tout jeu, les joueurs ont des habitudes, des coups, des schémas, des régularités et des récurrences. Ils ont leurs propres rationalités, qui s'enchevêtrent et se contredisent. Depuis que les géographes s'efforcent, ils ont fini par mettre en évidence des pratiques fondatrices de la différenciation et de l'organisation de l'espace, et même des lois. Ils savent tout le poids d'un isthme ou d'un détroit, ce que signifie une marche ou un finistère : aujourd'hui, dans l'histoire, ou dans la prospective des territoires. Ils constatent que la production de l'espace, au delà de l'extrême complexité et de l'apparence aléatoire de ses formes, suit des règles simples, pour répondre à des nécessités élémentaires : habiter, exploiter, échanger, se protéger, etc. Les implications des distances, de la gravitation et des relais, les phénomènes d'agrégation et de ségrégation, les effets d'interface, les lieux de synapse, de convergence et de bifurcation ont été mieux analysés dès lors que les géographes sont devenus familiers du commerce des lieux. Or ce sont là des domaines qui ont l'avantage d'offrir d'un côté la chatoyante richesse du réel singulier, de l'autre des perspectives de rapprochement raisonné. Ils autorisent et appellent la mesure, l'étude comparative, la modélisation, quelque théorie, des hypothèses de travail et des vérifications. La géographie a commencé à quitter les marais du non-réfutable; j'aime à penser qu'elle est en voie de «poppérisation».

Il est ainsi devenu possible à des géographes, quoique encore inhabituel, de changer les habitudes de travail en renversant la problématique, et de passer au raisonnement hypothético-déductif. Étant donné un certain nombre d'éléments de situation et de contraintes, dans un système d'acteurs défini, que devrait-il s'ensuivre? Étant donné que l'on se trouve à la fois dans tels et tels champs spatiaux, à quoi devrait-on s'attendre? L'épreuve du terrain permet de vérifier, de confronter, de réfuter. C'est par là, par cette forme particulière de quasi-expérimentation, que le géographe peut s'approcher d'interprétations acceptables des configurations spatiales. Et, même, se lancer dans l'évaluation prospective des territoires, dont les collectivités publiques et les entreprises attendent beaucoup, si ce n'est un peu trop. La science n'est nullement obligée de passer à l'action, ni le géographe à l'aménagement du territoire. Mais il se trouve que, plus il est exigeant en recherche fondamentale, plus il a des chances d'être utile en pratique, ce qu'aucune autre science n'ignore.

LES MOYENS DE LA RIGUEUR

Les géographes s'intéressent depuis longtemps à l'aménagement des territoires. Ils l'ont d'abord fait avec un certain empirisme, et quelque inclination à se placer en spécialistes du «gros bon sens» : ce fut quelquefois apprécié, mais le bon sens est mieux partagé que beaucoup ne l'imaginaient, ne suffit pas à l'intelligence des choses, et se trompe assez souvent. Les progrès de la théorie et des méthodes, le renversement des habitudes, un peu plus d'ambition intellectuelle et de modestie pratique ont changé la donne : l'assistance à l'«action» sur le territoire s'est faite plus stricte, plus précise, elle a acquis, exploité et développé des modèles mathématiques, et elle a su changer d'échelle, ne se confinant plus seulement au local et à l'immédiat.

Ces transformations s'appuient sur l'extraordinaire puissance des nouveaux outils que sont la télédétection et l'informatique, et des méthodes de travail qui en font tout le sel. L'analyse spatiale s'est codifiée et approfondie. Ce ne serait rien si n'avait progressé de pair l'art de s'en servir, et de formuler les problèmes. Instruments et problématiques ont, en particulier, permis de mieux valoriser ce qui fait partie de l'expérience quotidienne des échelles et des situations. Travaillant sur le territoire, le géographe est habituellement très sensible aux variations qu'introduisent les changements d'échelle et d'environnement des phénomènes. Il y a progressé depuis qu'il a dépassé les échelles moyennes, qui lui étaient familières, pour scruter le continental ou le planétaire d'un côté, le microspatial de l'autre; il a appris à travailler sur la ségrégation urbaine, comme sur l'organisation d'un continent tout entier, sans les confondre et avec des moyens et des principes différents. Il a appris avec ses cousins historiens à différencier aussi les échelles des temps, celles des actions et celles des «mémoires» des territoires. Il sait même que ce n'est pas toujours le plus «dur» qui est le plus durable : les foyers de peuplement et les systèmes de propriété, par exemple, peuvent s'avérer bien plus résistants que certaines configurations naturelles, ou certains édifices qui étaient censés durer.

Les curiosités et les apprentissages se sont donc élargis. La connaissance des territoires et du globe mérite un peu plus de subtilité, de sens des nuances et de la complexité des actions. Cela n'oblige nullement à tomber dans le flou du «complexe» et de l'«indécis», ces refuges éventuels de la paresse, mais à mieux préciser la part des choses, c'est-à-dire des processus affrontés, convergents ou contradictoires, et, ainsi, à mieux identifier les leviers, comme les lieux et les limites de leur effet. Aucune approche «intégrée» du «développement durable» ne peut se passer de ces efforts. Aucune réflexion sur la «performance» ou la «compétitivité» des territoires ne peut éviter, à la fois, que l'on s'interroge sur l'intérêt de leurs thuriféraires, sur la nature de la performance et le statut social de ceux qui sont censés en profiter, sur les systèmes qui les modèlent, sur les configurations et les réseaux qui les structurent.

LA VALEUR DES SIGNES

En ces domaines, la géographie a montré qu'elle pouvait travailler, et rendre des services. Elle a deux grandes voies pour y parvenir. La première est dans la connaissance d'un espace particulier, qu'il ait forme de réseau, de territoire ou de simple circonscription, le pays du Lac-Saint-Jean, Québec comme ville ou le Québec tout entier. L'analyser et le comprendre implique que l'on en identifie les acteurs, et par conséquent leurs stratégies et leurs représentations, si ce n'est leurs mythes — les patrons d'entreprises modernes ou les élus locaux ne consomment pas moins de mythes que les tribus aborigènes, même si ce sont des mythes différents, associés à de lourdes erreurs de jugement sur les lieux, les réseaux, leurs «aptitudes» ou leurs «potentialités», leurs «atouts» et leurs «handicaps».

Il faut encore que l'on en construise le système territorial qu'ils animent, que l'on évalue les héritages qui pèsent sur ce système et ceux sur lesquels il s'exerce, que l'on apprécie à la fois les contraintes locales, l'effet des voisinages et de décisions parfois fort lointaines. C'est la «géographie régionale» retrouvée : depuis l'Antiquité, la curiosité est la même, mais les méthodes ont un peu changé... On modélise des organisations spatiales singulières sans se flatter d'être paradoxal, et en sachant qu'ainsi l'on se donne les moyens d'études comparatives plus rigoureuses. On apprécie d'autant mieux le concret singulier et la *différence* que l'on a une idée claire de l'universel d'un côté, du processus élémentaire de l'autre. On «évalue» le territoire, on imagine ce qui pourrait s'y passer «si». Et l'on définit, en passant, un *milieu* de l'action à venir.

La seconde manière est dans la contribution à l'éclairage de phénomènes de société par l'observation des distributions spatiales, de la localisation ou de la diffusion d'objets, de taux, de comportements. En d'autres termes, on regarde la «carte» du phénomène, lequel souvent est invisible. On «part» de l'espace, bien sûr. Quand c'est sans principe, sans bagage, sans intelligence du territoire et du thème, on se trouve dans la situation de celui qui interprète les dessins du marc de café ou les lignes de la main. Avec une culture de l'espace et des modèles d'organisation du territoire et des réseaux, il est possible de suggérer des pistes, de proposer des corrélations à interpréter, de détecter des étrangetés à éclairer. Bien des sciences ont

leurs modèles spatiaux, qui leur servent à déchiffrer des phénomènes et des distributions : Lévi-Strauss en a produit, l'archéologie et l'histoire de l'art en usent abondamment, la psychologie aussi; l'ADN et les cristaux en sont des mines. La géomorphologie est assise sur une série de modèles, bien que nombre de ses praticiens n'imaginent pas que les œuvres humaines aient les leurs. Mais la géographie a maintenant en la matière ses références, ses avancées, et dispose de quelques méthodes raffinées de traitement mathématique des données dans l'espace.

C'est toute la différence avec la géomancie, qui prédit l'avenir en vaticinant sur des «signes» : Umberto Eco a tout dit sur ce sujet (*Le Signe, La Guerre du faux, Le Pendule de Foucault*). Le globe et ses territoires ne manquent pas de chamanes; il est vrai qu'ils se déclarent plus volontiers géopoliticiens que géographes. On reconnaît le chamane à ce qu'il prétend que son «savoir» est réservé, ésotérique, inaccessible, car il est redoutable et trop chargé de pouvoir, si ce n'est de magie. Préférons celui qui ne néglige pas ses apprentissages, qui offre ses preuves à la discussion, et ses dessins à la contre-épreuve : celui qui admet, en somme, la «poppérisation» de la géographie.

COMME LES AUTRES, ET SUR SON TERRAIN?

Pas plus aujourd'hui qu'hier, la géographie n'a de vertu par elle-même : ce n'est pas ce que l'on demande à une science. Elle peut être correctement ou médiocrement pratiquée, et elle peut être invoquée à tort et à travers. Je voulais seulement dire que, recentrée sur la connaissance du territoire, dotée maintenant d'instruments, de méthodes et de théories efficaces quoique inégalement provisoires, elle est tout simplement une science comme les autres. Une science du complexe, bien entendu; mais à moins que le complexe ne soit un nouveau phlogistique, laquelle ne l'est pas? Ses affirmations et ses images, comme partout, peuvent être mal interprétées et détournées. Comme les autres, elle a ses exigences. Il lui faut un apprentissage. Comme les autres, elle a ses amateurismes et ses aphorismes de comptoir, ainsi que ses doubles dans l'irrationnel, ses astrologues et ses médicastres.

Elle a son terrain privilégié. Elle travaille sur des formes spatiales qui sont aussi riches que toute la littérature du monde, laquelle pourtant n'y emploie que quelques lettres, quelques règles de grammaire, et même ne manie qu'un nombre limité d'idées et de sentiments. Elle a conservé le sens du lieu, acquis et approfondi celui des interactions. Elle est plus diverse dans ses approches que je n'ai pu le dire ici, ce qui est normal et nécessaire. Elle a encore beaucoup à étudier, à apprendre, à découvrir. Du moins peut-elle exprimer, expliquer, trouver, prouver quelque chose de l'organisation de l'espace terrestre, de ses lieux, de ses réseaux et de ses territoires. De telle façon que le citoyen, le politique et l'entrepreneur les réaménagent selon leurs goûts, qui en général sont contradictoires. Le géographe ne leur dira pas ce qu'il faut en faire, mais s'efforcera de suggérer pourquoi c'est ainsi, comment ça marche et ce qui pourrait se passer si. Reste que, citoyen comme un autre, il peut avoir aussi envie de s'exprimer en tant que tel.